

FORUM GÉRARD D. KHOURY

Écrivain-historien, chercheur associé à l'Institut de recherches et d'études sur le monde arabe et musulman (Iremam) de l'université de Provence

# En Syrie, une triple impasse

Après les années de guerre au Liban de 1975 à 1990, puis en Irak avec les deux guerres du Golfe, il est terrible d'assister avec la même impuissance à l'installation de la barbarie en Syrie. Une fois de plus, trois forces de destruction et d'obstruction sont à l'œuvre : au plan interne, régional et international.

Au Liban, le premier niveau fut celui de la guerre civile proprement dite. Étaient en cause la présence palestinienne, qui déstabilisait le pays, et le système politique, figé sur les bases du compromis instauré par le pacte national de 1943. Très vite, les parties en présence firent appel à des acteurs régionaux - deuxième niveau - qui n'avaient d'ailleurs pas attendu pour entrer dans le jeu : la Syrie et Israël essentiellement, mais aussi l'Égypte et l'Arabie saoudite, et enfin les représentants des deux partis Ba'ath ennemis de Syrie et d'Irak, avec en toile de fond la constante pression du conflit israélo-palestinien, drame central du Proche-Orient.

Le troisième niveau, ou l'intervention des grandes puissances, était moins affiché. Dès la formation des États du Levant en 1922, l'Angleterre et la France avaient choisi de s'appuyer sur les minorités, plus faciles à manipuler, plutôt que de soutenir la majorité sunnite favorable à un nationalisme arabe unificateur qui risquait à leurs yeux de mettre en danger leurs intérêts, principalement pétroliers. Cette politique, dans la durée, s'est avérée très défavorable aux chrétiens du Liban et d'Orient. Après l'échec de l'expédition de Suez en 1956 commença l'influence de l'Amérique et d'Israël, qui ont continué à jouer les minorités contre la majorité pour maintenir la fragmentation de la région.

Le Liban a constitué le terrain d'une des dernières batailles de la guerre froide en 1982, au cours de laquelle l'Union soviétique et



Manifestation d'opposantes syriennes à Amman (Jordanie) contre la répression du régime de Damas.

les États-Unis se sont affrontés, avec la victoire de ces derniers qui ont cru, un instant, qu'ils pouvaient imposer leur loi. Mais, au deuxième niveau régional, Syriens et Israéliens, laissés face à face, ont continué à se disputer la vassalité du Liban, jusqu'au compromis international des accords de Taëf, en 1989, assorti du protectorat syrien de Hafez Al Assad, soutenu par les grandes puissances pour stabiliser la région.

Aujourd'hui en Syrie, cette loi des trois niveaux est à nouveau à l'œuvre. Sur le plan interne, les oppositions, dedans comme dehors, ont cru un instant qu'elles

parviendraient rapidement à un changement politique à la faveur des soulèvements arabes, mais c'était sans compter avec les forces armées, la pugnacité et le système clanique du régime alaouite des Assad. Le leitmotiv de ces oppositions était d'éviter le piège de la communautarisation et de barrer ainsi la route à une guerre civile que le pouvoir souhaitait pour mieux mater l'insurrection et accréditer la thèse d'un complot islamiste de « terroristes ».

Depuis quelques mois maintenant, le deuxième niveau de la guerre est en place, basé sur la rivalité régionale entre sunnites

et chiites, entre l'Arabie saoudite, le Qatar, la Turquie d'un côté, et l'Iran de l'autre, qui alimentent en armes et en argent les acteurs internes - bien que dans des proportions incomparables. Face à l'opposition, le pouvoir alaouite dispose d'une force écrasante. Pour l'Iran et son allié libanais, le Hezbollah, l'enjeu est de taille. Déjà affaiblis, ils n'ont pas le choix : ils misent sur le régime alaouite dans un monde islamique à très grande majorité sunnite.

Le troisième niveau apparaît, cette fois-ci, au grand jour. La Russie se repositionne au Proche-Orient en soutenant le régime

syrien, lui fournissant armes et conseillers, protégeant ainsi son meilleur client d'armements dans le monde arabe et sa base navale de Tartous en Méditerranée. Les Américains et les Européens manient avec prudence une situation qui échappe à leur maîtrise, avec en toile de fond de très grands risques pour les approvisionnements pétroliers qui dépendent des Iraniens. Au Liban, ils avaient encore une marge de manœuvre, en Syrie ils ne l'ont plus.

**Les peuples du Proche-Orient sont pris en tenaille, leurs vies réquisitionnées par le cumul des jeux imbriqués.**

L'impasse exprime aussi la prudence occidentale face à la question du nucléaire iranien. En contrepartie du maintien du régime syrien dans l'orbite iranienne - un « toilettage » interne sauvant la face du régime -, l'Iran offrirait en retour un compromis sur le nucléaire. À moins que les États-Unis et Israël ne laissent sciemment pourrir la situation pour arriver à une fragmentation de la Syrie sur des lignes communautaires, comme ils l'ont fait en Irak.

Une fois de plus, les peuples du Proche-Orient sont pris en tenaille, leurs vies réquisitionnées par le cumul des jeux imbriqués. Otages des autres et d'eux-mêmes, c'est-à-dire de leurs structures familiales, communautaires et claniques, les individus sont les grands perdants de cette configuration. Dans la Syrie d'aujourd'hui, le courage solitaire des résistants donne la mesure des terribles limites de la liberté face aux multiples pouvoirs et niveaux de la manipulation.

## CHRONIQUE

GUY GILBERT  
Prêtre éducateur



### A toi jeune prêtre

Dieu ne choisit pas les capables. Il rend capables ceux qu'il appelle. Alors si ton appel est dynamisé par l'Église qui a vérifié qu'il est vrai, net et fort, avance ! Tu entres dans une société qui n'est plus chrétienne. Nous sommes passés d'une Église forte à une Église affaiblie. Inutile de chialer sur l'Église passée. Regarde plutôt l'Église qui germe et qui naît. Tu au-

ras alors des larmes de joie. Elle est modeste mais prometteuse.

« Nous ne traversons pas un orage, nous changeons de climat », disait Teilhard de Chardin dans les années 1950.

Pas facile pour toi de vivre un tel temps de rupture. Alors accroche-toi. L'Église n'est pas en phase terminale, mais en phase d'envoi. Rien de solide ne se construit dans la précipitation et l'improvisation.

Saint Jacques disait justement dans son épître : « Le cultivateur attend le fruit précieux de la terre sans s'impatienter » (5, 7-8). Prends patience.

Tu auras des faiblesses et des doutes. Le découragement et la lassitude surviendront.

Le curé d'Ars disait : « Le chrétien n'est pas quelqu'un qui ne chute jamais, c'est quelqu'un qui, une fois tombé, accepte d'être relevé par le Christ. » À plus forte raison le prêtre.

Tu sentiras bien, malgré tout, que tu ne t'es pas trompé quand tu as dit dans les mains de ton évêque, le jour de ton ordination, en le fixant dans les yeux : « Oui, je le veux. »

« Oui », je me donne corps et âme dans un don total. Comme le Christ. Dans l'Église, qui est son chef-d'œuvre, elle est significative de la vérité de Dieu et de la vérité de l'homme.

« Oui », aller vers les plus pauvres est mon désir ardent, là où l'évêque me conduira. Pauvre, moi-même, je le serai. C'est le signe du Christ. Il l'a tellement été. Jusqu'à la mort.

**Regarde l'Église qui germe et qui naît. Tu auras alors des larmes de joie. Elle est modeste mais prometteuse.**

« Oui », j'obéirai à l'appel de mes dons que l'Église vérifiera dans un dialogue permanent. Pour être au top de la mission où elle m'enverra. Je n'oublierai jamais que « je suis signe de contradiction » (Lc 2, 34) à l'égal de mon Maître. Ça, je me devrai de l'assumer plus que jamais, jour après jour.

Ma joie sera de vivre mon sacerdoce avec les laïcs. Tous nous sommes irremplaçables. Personne n'a à prendre la place des autres. Alors ta joie d'être prêtre disparaîtra. On a plus que jamais besoin de visages de prêtres paisibles, ouverts, radieux.

Tes temps de retraite, et donc ta vie intérieure, te donneront des ailes. Jeune ou âgé, tu vivras cette jeunesse éternelle. C'est le signe du Christ comme le disait bellement Jean-Paul II : « Ce n'est pas le nombre qui compte, c'est le signe que vous êtes. »